

Gilles Marais
Escapade à Tanger

dans la tête de Jean Genet



Gilles Marais
Escapade à Tanger

dans la tête de Jean Genet

Collection < ***Le trombone*** >



Bruno Guattari Éditeur

Textes :

Jean Genet - Gilles Marais

Alternance de poèmes et récits – séquences chantées et dansées
(comme des retrouvailles dans leur parcours individuel)

Personnages :

Le danseur
Le comédien
Le journaliste
Jean Genet

*Je suis un solitaire dans le sens diamantaire.
Une vie tragique-belle-violente-poétique et
de contemplations érotiques.*

(en avant-scène : de l'aéroport à l'hôtel)

Le danseur

Dès l'arrivée, un souffle chaud m'a stoppé net. J'ai troqué mes chaussures noires contre des nu-pieds. Ici, le sol ne te brûle pas la plante des pieds, comme l'asphalte qui fond avec la chaleur et t'asphyxie. Il est de sable, qui sent déjà les épices, les huiles, les bougainvilliers : enivrantes fragrances.

Deux longues files de taxis multicolores attendaient les voyageurs. Un concert de klaxons et d'appels ; tous montés sur le marche-pied de leur véhicule. Au milieu de tout cela, un bruit de moteur deux temps et une sonnette, avertisseur dérisoire au milieu de ce brouhaha. Un solex pousse-pousse se plante devant moi. Le garçon prend mon maigre bagage, m'invite à m'asseoir et prestement nous voilà en route ; à peine ai-je pu prononcer le nom et l'adresse de ma destination.

Tout le trajet s'est fait entre chants et éclats de rire, lâchant alternativement les bras et les jambes. Je n'ai rien pu apprécier du paysage tant sa conduite me stressait.

Dans un freinage très brutal je me retrouvais devant l'hôtel. Mon chauffeur, plutôt avenant, m'a accompagné jusqu'à la réception. Sa mise était plutôt étonnante. Un pantalon beige à pinces, élimé au fond qui laissait entrevoir un slip qui avait dû être blanc, une chemise à col italien en coton égyptien bleu délavé, un blouson

en peau marron, qui a perdu de sa couleur en raison du soleil, des mocassins verts aux contreforts cassés, comme des babouches. Le tout très flottant sur son corps nerveux, aussi fin qu'une liane. Quelques pièces au creux de sa main et le voilà envolé. Le réceptionniste me donne ma clef : « Vous vous êtes fait accompagner par le petit prince de la casbah qui n'a pas d'âge... »

Le comédien

À peine arrivé, je savais que la chaleur allait m'empêcher de profiter de notre séjour. J'ai vu partir mon ami, première séparation, il était tellement impatient qu'il en a oublié ma présence. J'attendais là, à la sortie, sous l'auvent de béton, un taxi avec la clim. J'en ai vu un : une Mercedes très lourde, vert bavarois, avec quatre ventilateurs à l'intérieur. Malheureusement, cela brasserait de l'air chaud, mais il avait tout prévu et, sur la tablette, il déposa une bouteille d'eau sortie d'une glacière posée à la place du mort.

Quel tape-cul ! Pire qu'un trot ! Et en plus, j'étais obligé de tenir la dite bouteille. Une vitesse déraisonnable accompagnée d'un avertisseur de calèche ; pas vraiment le plaisir d'apprécier le paysage, tant il y avait un nuage de poussière de sable. Ambiance musicale assurée par un transistor fixé par un sandow : il cherche une station avec la main droite et tient le volant de la gauche... Il conduit comme si l'on avait la mort aux trousses.

Bon an mal an, je me retrouvais devant l'entrée de l'hôtel. Le réceptionniste m'indiqua le numéro de la chambre : « Vous vous êtes fait accompagner par le souteneur du petit prince ! »

J'avais remarqué son vieux costume à double boutonnage rayé, noir et blanc, sa cravate à pois assortie à une pochette rouge, ses chaussures en croco craquelé, un Jules à la main droite.

II

*(La lumière se fait sur la chambre et sur l'avant-scène côté jardin.
Duo dansé - excités comme des enfants -.)*

Le danseur et le comédien

L'amour ! L'amour ! L'amour !
C'est fait pour les hommes tristes.
Nous, on veut du désir, des étincelles partout nouvelles.
Et s'il meurt ?
Alors c'est à nouveau la prison ! Une autre !

Le comédien

La levée d'écrou, c'est comme déboulonner toutes les lourdes portes, et que tous les voyous, même ceux devenus voyelles, s'envolent. Une liberté avant de sortir de ses gonds, et regarder avant de partir bien dans les yeux, et non dans l'œillet de métal, le garde-chiourme et lui dire en langage sourd-muet, où est l'homme ? Son humanité ? Vivez dans le désordre, ne rangez pas vos sentiments, et votre trousseau de clefs, jetez-le aux fossés des

suppliciés, dépliez votre mouchoir et pleurez, pleurez enfin dans ce carré de lin... Le couperet de la liberté est tombé...

Le danseur

« Un forçat délivré dur et féroce lance
Un chiourme dans le pré mais d'une fleur de lance
Le Marlou Croix du Sud l'assassin Pôle-Nord
Aux oreilles d'un autre ôtent ses boucles d'or.
Les plus beaux sont fleuris d'étranges maladies
Leur croupe de guitare éclate en mélodies.
L'écume de la mer nous mouille de crachats.
Sommes-nous remontés des gorges d'un pacha ?...
... Sur ton odeur nocturne et les bois éveillés
Par l'horreur de son nom ce bagnard endeuillé
Sur ma galère chante et son chant me désole.
Les rameaux alourdis par la chaîne et la honte
Les marles les forbans ces taureaux de la mer
Ouvragé par mille ans ton geste les raconte
Et le silence avec la nuit de ton œil clair. »¹

Le comédien

Attablé, en pleine chaleur ombrée. Des heures de rien, pleines d'idées silencieuses, où seul le bruit du thé versé vient me sortir de ma torpeur. Je ne vois que la théière en métal blanc, la main fine à la peau tannée et qui sent un parfum musqué, le poignet

souple, et ce bruit de cascade rafraîchissant. Je m'installe toujours à la même table. Celle à l'angle, qui a la plus belle vue panoramique sur les ruelles, donnant jusqu'à la mer, et de l'autre côté à l'entrée du souk. Là où il m'est apparu.

Un demi-dieu, en haillons sublimes, pieds nus tatoués au henné, dévalant la rue recouverte d'une fine pellicule de sable rouge orangé. Il chante de sa voix aiguë (celle qui est deux fois plus proche de Dieu). La soif et la faim le tiraillent, il est aussi fin rapide élégant qu'un fennec. Il est là devant ma table. Ses yeux d'amandes effilées demandent des fruits, des pâtisseries, et à boire ; avec mon approbation on le sert et il dévore tout avec tant d'avidité que j'ai peur qu'il s'étouffe ; avant de tomber dans les bras de Morphée. Discrètement je me suis retiré, en ayant pris soin de recouvrir son visage avec un éventail en feuilles de dattier. De la chambre, entre chien et loup, je le vois encore. Il sera chassé gentiment par le serveur à la fermeture. Sa silhouette noire dans la nuit bleue s'évanouit comme un mirage. Je prends un buvard sur le bureau, absorbant la salive aux commissures de mes lèvres, craquelées comme un champ de fèves.

Le lendemain, le tenancier m'apporte un paquet long et fin entouré de papier blanc et d'une ficelle de boucher : « De la part du bel échappé » me dit-il ! Il contient un Janbiya, dont le manche est sculpté grossièrement à mes initiales. Une arme blanche qui soude, renforce, enracine mon appartenance au peuple du muret. Ces lézards arrivant en grappe dès l'apparition du soleil. Je tranche les feuilles que je transforme en carnet de voyage. Couchés là en impressions, les scènes érotiques au milieu des jardins, parcs, places

de Cordoue à Tanger en passant par Séville, Jerez, Cadix, Murcia, Gibraltar... Les eaux du détroit refroidissent les lames des dagues. Sexe, sueurs, sangs, larmes... Tout cela est lavé de tout soupçon... J'ouvre *La Juive de Tolède*. Roman à peine fini déjà rouvert... Comme *Les Nourritures terrestres* et *les Carnets du grand chemin*. Je quitte le monde des christs trop blonds au drapé parfait tombant sur des hanches lascives... Avant de partir de France, j'ai rendu visite à *La vierge noire* de ce côté-ci de la Méditerranée. Une femme répudiée puis adulée et que l'on immerge dans l'eau dans ses plus beaux atours. Depuis, pour moi, la mer, l'océan, c'est un lieu saint. La baignade un baptême, l'eau caressant le corps comme un onguent, une onction païenne.

(Il se déshabille, prend une jarre et se douche. Il est rejoint par le danseur, claquettes dans la flaque d'eau.)

Le danseur

« Avant d'y arriver, je savais que ma présence au bord du Jourdain, sur les bases palestiniennes, ne serait jamais clairement dite : j'avais accueilli cette révolte de la même façon qu'une oreille musicienne reconnaît la note juste. Souvent hors de la tente, je dormais sous les arbres, et je regardais la Voie lactée très proche derrière les branches. En se déplaçant la nuit, sur l'herbe et sur les feuilles, les sentinelles en armes ne faisaient aucun bruit. Leurs silhouettes voulaient se confondre avec les troncs d'arbres. Elles écoutaient. Ils, elles, les sentinelles. [...] Dans une

tragédie de Shakespeare des archers tirent des flèches contre le ciel et je n'aurais pas été surpris si des feddayin d'aplomb sur leurs jambes écartées, mais agacés par tant de beauté en forme d'arc s'arrachant à la terre d'Israël, eussent visé et tiré des balles contre la Voie lactée, la Chine et les pays socialistes leur fournissant assez de munitions pour faire dégringoler la moitié du firmament. Tirer des balles contre les étoiles cependant qu'elles sortaient de leur propre berceau, la Palestine ? »²

et

« Les armes de ces nuits par les fils de la mort
Portées mes bras cloués de vin l'azur qui sort
De naseaux traversés par la rose égarée
Où tremble sous la feuille une biche dorée...
Je m'étonne et m'égare à poursuivre ton cours
Étonnant fleuve d'eau des veines du discours ! »³

(Solo rampé du danseur)

Le comédien

Au lendemain d'une fête nocturne dans mon crâne, à peine sorti des limbes, le regard voilé par l'empreinte stupéfiante de produits illicites, j'accomplis mon rituel. Une promenade jusqu'aux grottes d'Hercule, à l'heure où commence la délunisation, favorisant le gué... Devant moi se dessine de plus en plus clairement la ruelle, où les pierres polies de la chaussée ont repoussé et projeté les vagues bleues contre la paroi de chaux des maisons blanches. Je marche

2 - Jean Genet, *Un Captif amoureux*

3 - Jean Genet, *La Galère*

au milieu, dans la rigole. Des poteries jalonnent les bas-côtés où fleurissent les chèvrefeuilles, les citronniers et orangers. Je cueille un citron. Le jus acide coule dans ma gorge et me réveille tout à fait.

À l'intérieur de la grotte, c'est comme si j'étais à l'intérieur d'un coquillage, collé à l'oreille, le bruit du flux de mon sang me tranquillise. Comme un vieux cheval fourbu, l'eau délasse mes chevilles, gonflées par l'effet des psychotropes. Je suis encore vivant ! C'est là, à la vue du non-monde que j'aime tant, que je nourris mon esprit. En faisant des châteaux de sable, peuplés de fées hors d'âge, de montagnes disparues, de rivières anciennes, de mers infestées de poissons carnivores, d'histoires d'enfants cruels. Un coup de pied dans chaque tour, et tout ce monde s'écroule, comme une rayure sur une phrase. Sans oubli ! C'était pourtant une bonne idée !

Plus tard, j'essaie de deviner sous les ratures ce que j'ai bien pu écrire. Je réinvente dans un nouveau jet, j'aligne les phrases associées à des images ! Lesquelles ? Mystère ! Une fois, j'avais oublié un manuscrit dans un train. Très peiné de n'avoir gardé aucune copie, j'arrivais attristé chez un ami organiste, qui m'astreint à me remettre au travail. La nouvelle version n'en sera que meilleure !

J'ai adressé à mes bienfaitrices, de la rue Sébastien-Bottin (même si ce sont mes écrits qui les font vivres, ce qu'elles acceptent de mes conditions me les font considérer comme telles !), une enveloppe en toile de lumières, faite dans une voile de bateaux d'enfants, comme ceux que l'on voit sur le grand bassin du jardin du Luxembourg.

Elles savent que la valise qu'elles me remettront me procurera une

joie immense et la promesse de fêtes somptueuses à mon retour. Je cherchais par tous les moyens à rester à l'ombre, à trouver des points d'eau jusqu'à rester sous un palmier qui longe les avenues en attendant l'arroseur municipal. Moi qui suis plutôt de la région des embruns des grandes marées des vents violents, c'était dur à supporter ces températures, comme une chape de plomb. Il me semblait que même en pleine ville, ce serait aussi difficile qu'en plein désert. Ici, c'est plutôt une oasis de pierres sèches de briques de béton.

(Musique disco marocaine. Duo, costume rose blouson pailleté, champagne et billets de banque.)

Le danseur

« Sa féminité quelquefois s'exhalait de lui par un geste trop délicat par exemple dans cette grâce précise à défaire l'hameçon de sa ligne de la chevelure d'un saule. Mais sa puissance écrasait Querelle par le craquement de ses souliers sur le sol. Le poids de son corps les faisait bruire selon un rythme lourd et large cependant qu'on ne pouvait, à cause du bruit même, et de ce rythme, supposer qu'il n'écrasait sous chaque pied tout un ciel nocturne et des étoiles. »⁴

et

« Un gars bien balancé par la vague et le vent
Dans sa gueule ébréchée où je voyais souvent
S'entortiller la pipe à mes jupes de femmes

Ce gars passait terrible au milieu d'oriflammes
Un chiourme de vingt ans piteux et bafoué
Se regardait mourir à la vergue cloué. »⁵

(Duo promenade en ronde sur le thème des mains : main dans la main, sur l'épaule, autour des hanches etc.)

Le comédien

Les garçons d'ici sont aussi sauvages et prédateurs que les animaux de la savane. La nuit, je suis en chasse avec les pupilles dilatées par les drogues apaisantes. Aujourd'hui, ils ne me cherchent pas querelle, moi la tante au pied d'argile, ils aiment ma parole... Je les aide à rédiger une lettre, souvent une lettre d'amour, en français, la langue des déclarations ! Ils sont même protecteurs, me proposent de m'adosser au muret de la digue, les pierres encore chaudes sont comme une couverture de survie. Ils font le tapin tout en se relayant pour me veiller quand ils n'ont pas de clients !

Rêve : l'homme à la peau de serpent monte dans le tramway qui court sur les flots et s'engouffre dans la ménagerie de verre. L'île est depuis longtemps abandonnée. Le conducteur bute contre le tampon, saute dans l'océan, et la rampe tout entière est engloutie avec son seul passager, des bulles d'air renfermant des pleurs remontent à la surface...

Lui, il me fait peur, mais j'adore avoir peur ! Lui, il me plaît ! Et je le

mate à lui faire peur ! À lever ses bras et serrer ses poings. Dans la nuit orangée sous l'arbre d'amour, les branches bougent sous les coups de boutoirs, je me suis fait peur ! Heureusement le jour est venu, je me suis retrouvé nu et en pleurs, le vendeur de jasmin m'a fait respirer un petit bouquet, l'a déposé sur mon buste, la peur s'est muée en lueur... Je décidais d'organiser un festin nu dans le plus bel hôtel de la ville. Chaque lendemain de perte de moi-même, c'est le même scénario. Je renais, et mes invités doivent être dans le plus simple appareil. Un orchestre et une chanteuse distillent une musique obsédante derrière une tenture. Je sers les mets à mes créatures admirées, à la beauté du diable. Les fleurs dispersées sur le sol sont les mêmes que je dépose tous les ans sur la tombe de Gérard Philippe, l'incandescent blanc... Je n'ai jamais pu finir un rêve...

Dans une grande ville ce sont les éboueurs, les sirènes de police, les marchands de marché, à la campagne les cloches et le coq, ici ce sont les ânes, la voix d'or venant du minaret et déjà les palabres interminables de toits terrasses en toit terrasse, le vent venant de la mer dans le linge, pendu au fil du temps quotidien... Je n'ai jamais pu finir un rêve... Ni tous les accomplir... D'aussi loin qu'il m'en souviens, je n'ai jamais voulu autant être là où les hommes du hasard m'apparaissent, une rencontre fortuite dans le labyrinthe des rues. Une collision embrassade...

(Duo dansé en slip de bain avec serviettes)

Le comédien

Je vais vous mettre dans la confiance de ce que cachent ces car-rés blancs sur l'épreuve transmise à l'éditeur et retournés pour corrections. Atrophiés par les censeurs, les faiseurs de dictionnaires ou les représentants de Dieu sur terre, pour qui un pieu se dressant de dessous un drap une nuit d'été pendant la ronde, a effrayé.

Une image repoussée au fin fond de l'âme pure et qui revient en forme de flûte molle dans tous les rêves, effaçant tous les efforts de vertu au cours de la sainte journée, à prier dans la chapelle an-nexe où seule la statue de la Vierge le voit rougir.

Cela fait longtemps qu'il ne peut plus se prosterner devant le Christ, trop lascif. ... Des fragments de poème érotiques imaginés à la vue de ses Arabes en pleine prière dans une rue de Paris.

Le comédien et le danseur

« Mon paresseux bonheur qui longtemps sommeilla,
S'éveille. »⁶

Le danseur

« [...] Les choses se sont mises à bouger. Il n'y avait plus rien à faire. Et pour cela il avait fallu que je tue quelqu'un. C'est votre tour. L'un de vous descendra ma femme. Mais faites attention. J'ai tout préparé pour vous. Je vous donne votre chance. Moi, j'ai fini. Rentier, je pars pour le monde des chapeaux de paille et des palmiers.

Recommencer une vie, c'est facile, vous verrez. Je me suis rendu compte dès le moment que j'ai tué la fille. J'ai vu le danger, mais heureusement, après. Vous me comprenez ? Le danger de me re-trouver dans la peau d'un autre. Et j'ai peur. J'ai voulu revenir en arrière. Halte ! Impossible !

J'ai fait des efforts. Je courais à droite et à gauche. Je me tortillais. J'essayais toutes les formes pour ne pas devenir un assassin. Es-sayé d'être un chien, un chat, un cheval, un tigre, une table, une pierre ! J'ai même, moi-même essayé d'être une rose ! Ne riez pas. J'ai fait ce que j'ai pu. Je me contorsionnais. Les gens disaient que j'étais convulsionnaire. Moi je voulais remonter le temps. Défaire mon travail, revivre jusqu'avant le crime. Remonter à l'air facile : mon corps ne passait pas. J'essayais encore : impossible. On se fou-tait de moi. On ne se doutait pas du danger, jusqu'au jour où on s'est inquiété. Ma danse ! Il fallait voir ma danse. J'ai dansé les gars, j'ai dansé (le danseur entame la danse de la vrille, devant lui, dans la diagonale ; il s'adresse au danseur) Danse avec moi ! »⁷

(Le danseur le prend par la taille et fait avec lui quelques pas, mais il le repousse bientôt)

Fous le camp ! Tu dances comme au musette, en chaloupant !

(le danseur reprend sa danse en vrille, le diseur s'immobilise es-soufflé)

« [...] Et j'ai dansé ! Alors, on a cherché. On m'a soupçonné ;

après, tout a été tout seul. J'ai fait des gestes qui devaient me mener le plus tranquillement possible à la guillotine. Maintenant je suis calme. »⁸

Le danseur

(Il entame Le condamné à mort, version Marc Ogeret)

« Sur mon cou sans armure et sans haine, mon cou
Que ma main plus légère et grave qu'une veuve
Effleure sur mon col, sans que ton cœur s'émeuve
Laisse tes dents poser leur sourire de loup.
Ô viens mon beau soleil, ô viens ma nuit d'Espagne
Arrive dans mes yeux qui seront morts demain.
Arrive, ouvre ma porte, apporte-moi ta main,
Mène-moi loin d'ici battre notre campagne.
Le ciel peut s'éveiller, les étoiles fleurir,
Ni les fleurs soupirer, et des prés l'herbe noire
Accueillir la rosée où le matin va boire,
Le clocher peut sonner : moi seul je vais mourir.
Ô viens mon ciel de rose, ô ma corbeille blonde !
Visite dans sa nuit ton condamné à mort.
Arrache-toi la chair, tue, escalade, mords,
Mais viens ! Pose ta joue contre ma tête ronde.
Nous n'avions pas fini de nous parler d'amour.
Nous n'avions pas fini de fumer nos gitanes.
On peut se demander pourquoi les Cours condamnent

Un assassin si beau qui fait pâlir le jour.
Amour viens sur ma bouche ! Amour ouvre les portes !
Traverse les couloirs, descends, marche léger,
Vole dans l'escalier, plus souple qu'un berger,
Plus soutenu par l'air qu'un vol de feuilles mortes.
Ô traverse les murs ; s'il le faut marche au bord
Des toits, des océans ; couvre-toi de lumière,
Use de la menace, use de la prière,
Mais viens, ô ma frégate, une heure avant ma mort. »⁹

(Le danseur prend le paquet, l'ouvre, sort les habits porté par le prince du souk. Il s'agit des derniers habits de Jean Genet offerts au mendiant merveilleux. Il s'habille devant les spectateurs et décrit les marques brodées en rouge au nom de l'auteur.)

Le comédien

... Le corps de l'ondulant a été retrouvé par les pêcheurs dès l'aube. Au bout de la jetée, ensanglanté, posé à cheval, pris dans le filet des autres mendiants du sexe. Ils le ramènent, tout juste recouvert de linges qui servent d'habitude à envelopper le poisson. Le cortège passe devant moi, à l'heure du petit-déjeuner, je le suis à bonne distance. Dans le riad à la porte bleu, on entend des cris. Plus tard on m'interdira d'assister à son ensevelissement. L'Arabe pur écarte le Gaulois jouisseur...

(Le martyr de Saint Sébastien. Supplice dansé sur la musique

de Debussy. À l'avant scène le danseur raconte sa visite au cimetière de Larache.¹⁰)

Le danseur

Lui qui ne croyait ni en Dieu ni en Satan, il est normal que sa tombe, dernier lieu d'abandon, se situe dans un cimetière marin. Poséidon, « l'ébranleur de sol » dans sa colère essaye d'arracher son corps pour l'entraîner dans les abysses, une ville faite de grottes-hôtels, de bordels, d'une grande bibliothèque remplie de tables de granit gravé, et dans le palais de Neptune, une chambre avec un matelas d'algues posé sur quatre tridents. Le temps de l'érosion de la côte permettra aux mortels de venir se recueillir jusqu'à l'effacement de l'homme de lettres dans la mémoire du monde des vivants, il pourra rejoindre ses chers marins, chaque matin et chaque soir, une nuée de goélands chantent au-dessus des flots, là où le dernier marin a été projeté dans la mer dans son sac de toile.

(le danseur et le comédien chantent Les goélands, au pied du lit, comme une proue de bateau)

III

(Entretien¹¹ : transposé - ou rediffusé - sur scène)

Le journaliste : Et si un tortionnaire vous dit qu'il a été changé par la lecture de Jean Genet ?

Jean Genet : Les vrais tortionnaires en réalité ne lisent pas ! Je ne pense pas qu'un homme puisse être transformé par ce que j'ai écrit. Il peut détester ce que j'ai écrit ou adhérer à ce que j'ai écrit. D'ailleurs, un tortionnaire, n'est pas complètement un tortionnaire, chaque homme est fait de toute sa pâture, et il n'est pas transformé par la lecture d'un livre, ou la vue d'un tableau, ou par une musique. Il transforme au fur et à mesure tout ça, et il en fait quelque chose qui lui convient.

Le journaliste : Mais regardez comme Sartre a été modifié par vous ! L'avez-vous été, vous-même, modifié par ce que Sartre a écrit sur vous ?

Jean Genet : Je n'ai jamais lu complètement ce qu'il avait écrit cela m'ennuyait.

Le journaliste : Avez-vous éprouvé profondément une jubilation en écrivant, ou de la souffrance, de la difficulté ?

Jean Genet : Une seule fois.

Le journaliste : Et en écrivant quoi ?

Jean Genet : *Les Paravents*. Le reste m'a beaucoup ennuyé. Mais il fallait l'écrire pour sortir de prison. Si vous voulez, il me semble que puisque tous mes livres ont été écrits en prison, je les ai écrits pour sortir de prison. Sorti de prison, l'écriture n'avait plus de raison d'être. En effet, ce sont mes livres qui m'ont fait sortir de taule, mais après quoi dire ?

Le journaliste : Y a-t-il une part de vous qui est encore en prison ?

Jean Genet : Non, une part de moi reste davantage dans les pays épuisés par les Français, comme le Maroc avec ses 9 millions de pauvres absolus, comme le Mali, comme d'autres pays, qu'en prison.

10 - Le cimetière de Larache, au Maroc, où se trouve la sépulture de Jean Genet

11 - Extrait d'un entretien avec Bertrand Poirot-Delpech, réalisé et filmé le 25 janvier 1982.

Le journaliste : J'aimerais savoir l'effet que cela vous fait d'apprendre que l'on ne coupera plus les têtes en France.

Jean Genet : La suppression de la peine de mort me laisse complètement indifférent. Je ne tiens pas du tout à ce que l'on mette des gars en taule. Je dis que c'est une affaire entre eux et les juges et les gouvernants, mais pas entre eux et moi. Les règlements de compte entre ce qu'on appelle les voyous et les juges, pour moi c'est sans intérêt. La suppression de la peine de mort est une décision politique. La politique française, je m'en fous, cela ne m'intéresse pas. Tant que la France ne mettra pas une politique que l'on appelle Nord-Sud, tant qu'elle ne se préoccupera pas davantage des travailleurs immigrés ou des anciennes colonies, la politique française ne m'intéressait pas du tout. Qu'on coupe ou pas des têtes à des hommes blancs, cela ne m'intéresse pas énormément.

Le journaliste : Quelle est la société qui vous écoëure le moins ?

Jean Genet : Là, je ne peux pas vous répondre politiquement... mais presque religieusement. Le mal comme le bien fait partie de la nature humaine et s'exprime à travers les hommes ou les sociétés. Je ne condamne pas, je ne sais pas ce qui va sortir des anciens empires coloniaux. Je ne sais pas ce qu'ils auront apporté de bien, je sais ce qu'ils ont apporté de mal. Peut-être qu'ils ont apporté du bien aussi, mais tout cela est si inextricablement mêlé, que je ne serai jamais satisfait par un système politique quel qu'il soit. Faire une démocratie dans le pays qui était nommé autrefois métropole, c'est finalement faire encore une démocratie contre les pays noirs ou arabes, ou enfin hors d'Europe. Je connais mal l'histoire anglaise, mais je crois que depuis longtemps, la démocratie était

florissante en Angleterre, quand l'empire colonial anglais était florissant, et cette démocratie s'exerçait d'autant mieux qu'elle s'exerçait contre les Hindous, etc.

•

Gilles Marais est né en 1952. Comédien, chanteur, danseur, costumier et auteur. Il est intervenu dans de nombreux ateliers d'arts plastiques (vêtements sculptures et costumes pour le théâtre) notamment à l'Institut Marcel Rivière, à la Clinique de La Borde et pour l'association *Tournesol - Artistes à l'hôpital*. Il a écrit, conçu costumes et décors et mis en scène plusieurs pièces pour la troupe de théâtre *Les Diseurs* du C.H.S de Ville Evrard.

De 1974 à 1976 : création de *Fauves* et de *Berceuses d'orage* (avec la Compagnie Les Mirabelles)

En 1976 : *La nuit des rois* de William Shakespeare (tient un rôle de travestit dans dans la troupe de Denis Guénoun)

De 1980 à 1990, il est danseur au Centre national de danse contemporaine d'Angers

Depuis 1997, comme comédien et chanteur contreténor, il fait partie des Compagnies Yvon Chaix, Michel Alban et La Compagnie du Loup Jean-Marc Galéra ; pour la Compagnie Sud Est Théâtre il participe à des spectacles pour jeune public.

Il a publié *Trois pièces*, Collection *cahiers [appareil]*, Bruno Guattari Éditeur, 01.2021



- 1 - instrument à vent et à embouchure de la famille des cuivres qui est actionné par une coulisse ou par des pistons.
- 2 - petite attache faite de deux boucles de fil de fer (ou de matière plastique) qui sert à retenir plusieurs feuillets ensemble.

Le trombone est composé de textes courts, parfois accompagnés d'images (ou l'inverse) qui n'ont pas encore trouvé leur forme définitive dans le dispositif d'une édition papier. Autrement dit, *le trombone* se veut une publication numérique en coulisse.

le trombone n°6

Gilles Marais

Publication numérique



Conception graphique Philippe Agostini



10.2023



Bruno Guattari Éditeur

Chemin de la Blandinière,
41250 Tour-en-Sologne

site : brunoguattariediteur.fr | e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com

Cette courte pièce de Gilles Marais, *Escapade à Tanger*, composée comme un collage, se veut un hommage à Jean Genet. L'argument en est simple : deux amis, un danseur et un comédien, découvrent le texte de Genet, *Le Funambule*, et décident sur le champ d'aller sur les traces du poète dans la ville marocaine où il a séjourné. L'action se situe à la fin des années 80, alors que l'on vient tout juste de porter en terre le poète.

